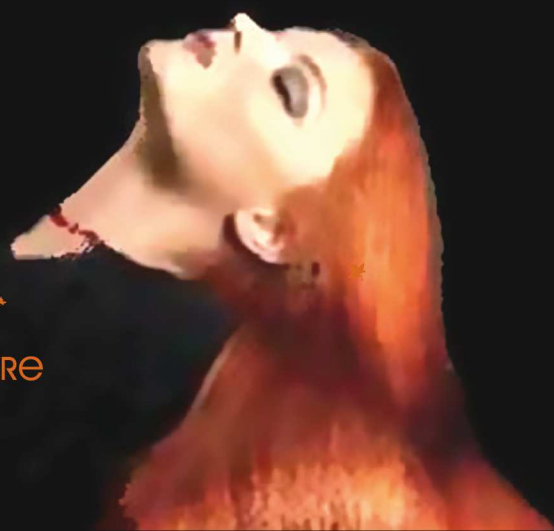




Le Pouvoir de l'Ombre



Sophie Bougot

Chapitre I

Sous la cascade d'eau transparente, ses doigts gantés ôtèrent de la lame la dernière éclaboussure de sang. Elle vint tourner sur l'émail blanc du lavabo comme un tourbillon écarlate avant de disparaître, aspirée par la bonde comme une bouche avide. Alors il entendit le crissement des pneus dans la rue. Il releva la tête et aussitôt la salive lui vint à la bouche. Sa plus belle proie viendrait-elle se livrer à sa convoitise ? Il sortit de la salle de bain, au premier étage de cette grande maison silencieuse pour gagner à pas feutrés l'auréole de la fenêtre donnant sur la rue. Tout en prenant soin de ne pas faire écran à la subtile lumière de la lampe placée dans son dos, il observa le taxi tourner au ralenti avant de stopper devant l'allée de gravier menant à la porte d'entrée. En quelques secondes, son cœur habituellement lent, prit de la vitesse et donna à son sang le rythme du galop. L'adrénaline se répandit dans ses veines. Sa bouche s'ouvrit, offerte. Son souffle se précipita, humidifiant ses lèvres d'un désir ardent.

Sous ses yeux, des jambes fines voilées par des bas scintillants comme du champagne, apparurent en premier avant de mettre un pied à terre. De minuscules sandales dorées supportaient par miracle le long corps mince serré dans un manteau de cachemire rouge. Un béret assorti couvrait des boucles cuivrées volant sur les épaules. Il haleta, les yeux fixés sur la silhouette légère. Après une seconde d'immobilité, la silhouette s'avança, de la démarche mal assurée d'une personne qu'une brume d'alcool enveloppait d'un nuage cotonneux. Les genoux accentuaient l'ouverture du manteau à chacun de ses pas et dévoilaient l'organdi d'une robe courte, couleur de neige. Son approche émergeant d'une brume froide, ralentissait le temps, allongeait les secondes, figeait l'espace. Puis son visage, un instant dressé vers lui, se dévoila sous l'éclairage laiteux d'un lampadaire proche. Si belle, si désirable !

Son souffle s'interrompit. Son cœur manqua un battement. Ses doigts ne se lasseraient pas de détailler la perfection de ce corps ! Elle reprit sa

marche, alors sa respiration revint, rythmée sur chacune de ses foulées jusqu'à ce qu'elle disparaisse sous le porche. Le bruit des clés interrompit le silence dans lequel il baignait.

Le taxi m'avait déposée devant cette grande maison de la Nouvelle Orléans abritant mon séjour américain depuis un an. Au bout de l'impasse d'un quartier résidentiel du sud de la ville, ses briques roses entouraient de larges fenêtres en bois blanc où pendaient des jardinières nues, couvertes d'un givre léger. De son toit d'ardoises dépassaient deux cheminées et l'air chaud s'évadait vers un ciel de suie. Je levai un instant mon visage vers la façade. Elle m'accueillait de son ombre familière, plantée au centre de ses pelouses et cachant en cette nuit de mars, ses espoirs de chaleur et de clarté. Au cœur de ces murs, ma vie avait pris son véritable sens, galvanisée par une sensation de liberté enfin acquise, loin du cocon familiale, même si je devais partager mon espace intime avec trois colocataires devenues des amies. Cette maison était un havre dans le cheminement de ma vie. Je lui souris, mes lèvres laissant échapper un souffle chaud et cristallin qui se dissout autour de moi. Dans mon dos, j'entendis le taxi s'éloigner, me laissant seule avec mon euphorie brumeuse au goût sucré, qui cohabitait avec une intense fatigue.

Ce mélange entravait mon esprit livré sans défense aux alcools traîtres de cette soirée organisée au Royal Sonesta Hôtel par un important cabinet d'architectes. Dans ma mémoire, s'estompait déjà le souvenir des conversations enjouées, centrées sur le succès de la dernière étude à laquelle j'avais participé comme stagiaire. Quelques mois plus tôt, la mairie et le bureau du gouverneur de Louisiane avaient sollicité notre agence pour concevoir les plans d'un grand complexe universitaire couplé à des laboratoires de recherche et un important campus. Bien que fraîchement sortie de l'école d'architecture de Bordeaux, en France, j'avais intégré l'équipe chargée de la modélisation informatique des plans conçus par les membres les plus éminents du cabinet.

La présentation finale, plébiscitée par le maire et le conseil d'administration de la future université portait mon infime touche personnelle, certes modeste mais pourtant décisive car ce soir, entre deux coupes de champagne, le DG du groupe m'avait attirée loin des oreilles indiscretes pour me proposer de rejoindre définitivement son équipe. J'étais son étoile montante, m'avait-il affirmé, vers deux heures du matin, alors que l'atmosphère de la soirée devenait plus légère. Il espérait me voir prendre un rôle majeur lors des études futures et m'en parlerait au cours d'un entretien privé, prochainement... très prochainement.

Après l'euphorie de l'annonce, j'avais repoussé une illusion dangereuse et reconnu qu'il espérait en contrepartie obtenir de moi une attitude moins distante. J'allais devoir, sans doute, lui susurrer un refus avec un sourire navré mais sincère pour ne pas froisser son orgueil car je ne souhaitais pas entamer de relation personnelles dans le cadre de mon travail. Ma jeunesse solitaire étonnait avec une régularité obsédante et ouvrait la porte à toutes les approches masculines mais derrière une façade enjouée, mon esprit cachait une certaine défiance. Les liens intimes me laissaient insensible, aussi me fallait-il naviguer entre charme et froideur pour paraître proche sans trop attirer la convoitise. Convoitise, un mot effrayant à mes yeux lorsque je songeais aux trois liaisons de mon passé, trois aventures sans plaisir et que j'avais voulues sans lendemain. Pourtant, l'offre faite durant la soirée ne manquait pas d'attrance. Je souhaitais depuis toujours tracer mon avenir en ce pays et surtout en cette ville mêlant un dynamisme typiquement américain au charme désuet du vieux sud sillonné d'antiques plantations, d'arbres millénaires, de vieilles rues pavées où fleurissaient en alternance faits historiques et fêtes de rues. Du moins, pouvais-je encore l'espérer en glissant ma clé dans la serrure.

Le quartier endormi était silencieux autour de moi. 3 heures venaient de sonner et la bruine nappait d'un halo cotonneux les lampadaires de la rue que notre maison achevait, son dos entouré de bosquets boisés. Mes yeux furent attirés encore une fois par la pâle lumière visible derrière la fenêtre ronde du couloir, au premier étage. Une de mes amies veillait encore peut-être, penchée sur un magazine ou un roman et je souris de nouveau en songeant aux bavardages que nous allions échanger à propos de mon avenir, du sien, de notre vie en communauté, si riche de soirées festives « entre filles ». Le froid se fit plus présent, me ramenant à la réalité. Après un nouveau frisson, j'ouvris la porte et m'arrêtai sur le seuil de l'entrée, le visage tourné vers l'escalier.

Mes gestes ralentirent en ôtant mon manteau, mon béret, en posant mon sac sur une console proche, puis s'arrêtèrent tout à fait lorsque mon corps se pétrifia, n'osant plus avancer d'un pas, tant le silence semblait habité d'une étrange présence. Quel élément me poignarda le cœur, glaçant mon sang dans mes veines et m'avertissant soudain que le monde ne serait plus jamais le même ? Était-ce le silence lourd comme celui d'un sépulcre ou la lueur diffuse de cette grosse lampe posée sur la commode du couloir, au premier étage, lampe que nous n'allumions jamais ? Je ne saurais le dire mais la peur entra en moi à la vitesse fulgurante d'une décharge électrique. Lâchant mes vêtements qui tombèrent à mes pieds, j'appelai mes amies, entrecoupant leurs noms par quelques secondes de silence. Pendant l'infinie minute qui suivit, aucune voix ne fit écho à mon appel puis un

bruit petit, léger, terrifiant, parvint jusqu'à moi : le craquement du plancher sous le poids d'un pied se déplaçant, d'un pied avançant le plus doucement possible.

Mon cœur fit un bond terrible dans ma poitrine. Ma bouche s'ouvrit, immense et d'autres cris jaillirent frappant l'atmosphère comme des balles rebondissantes. Sans la moindre logique mais figée par un instinct puissant, je ne cherchai pas à fuir dans la rue où la brume créait des ombres longues, morbides. L'hystérie me prit dans ses serres et je courus au salon puis à la cuisine, allumant tous les éclairages à ma portée sans cesser de crier leurs noms. Derrière le plan de travail couvert de carreaux crème immaculés, la vision de la porte donnant sur le petit jardin m'étreignit d'une peur plus blanche. La vitre en était découpée, proprement. Il y manquait un carré de verre près du loquet et les quelques menus fragments crissant sous mes pieds hérissèrent mes cheveux. La porte battait doucement, agitée par le souffle d'un vent impalpable. Sans aller plus loin, je pivotai sur moi-même. La panoplie de couteaux était là, cadeau de Noël offert par sa famille à Josepha, notre cuisinière en titre. En tirant sur un manche, je fis sortir la lame la plus large et fit grincer son tranchant sur les bords métalliques du présentoir. Ensuite, je m'imprégnai du silence et regagnai l'entrée lentement, poussant l'air devant moi comme des portes invisibles. Je posai mon pied sur la première marche de l'escalier en faisant craquer les lattes de bois puis, pour croire encore qu'une réalité rassurante pouvait naître, je criai.

– Si c'est une plaisanterie, je n'apprécie pas du tout et j'espère qu'aucun accident regrettable ne va arriver car je suis armée. Merci de me répondre.

Comme aucun son ne répondait à cette menace idiote, je pris mon élan et parvins en quelques secondes au seuil de ma chambre, la pièce la plus proche sur ma droite. Ma main se tendit pour rencontrer l'interrupteur. La lumière crue du plafonnier fit cligner mes yeux et tout en tournant le dos à la porte ouverte, je contemplai le contenu de la pièce violemment illuminée. Rien, jamais rien, ne pourra effacer cette vision et les minutes qui s'égrenèrent ensuite, quinze, vingt, trente, s'imprimèrent dans ma mémoire pour le reste de ma vie, comme suspendues en une fulgurante cassure dans un espace-temps intangible. Dès lors, mon passé appartient à une autre et la pâte vierge d'une nouvelle Anne fut modelée par les doigts d'un futur incertain.

Une intense sensation de froid fut le premier sentiment à émerger de nouveau, miroitant dans mes pensées et glissant sur ma peau. Si froid que cette sensation se révéla plus palpable que l'agitation présente autour de moi. Ce froid serpent de la peur m'avait conquise enfin, comme tant

d'autres victimes avant moi, tant d'autres corps glacés, pétrifiés, mais pas toujours sans vie. Avec ce froid, revint la pesanteur des choses, des pensées et des êtres. J'étais inerte, transie, assise sur la banquette de la voiture bleue et blanche stationnée devant la maison. Les policiers avaient jeté une couverture sur mes épaules en me disant de rester là, le temps des premières constatations. J'aurais pu fermer la portière mais ma tête ne pouvait ni prendre cette décision ni coordonner les gestes nécessaires. On pourrait mourir ainsi, figé, stupide, l'énergie et la chaleur vous ayant quitté avant l'arrêt des battements de votre cœur et mes yeux erraient dans le vague, sans se fixer sur les choses, ne voyant rien. D'ailleurs, que pouvait-il y avoir encore de valable à regarder ?

Je sentais venir ce long frisson, si désagréable, qui nous étreint après un moment de grande peur ou de douleur physique. Cet effroi rétrospectif qui vous tort les entrailles mais réveille aussi vos sens, vous remet parfois en marche comme un fusible qui permet le retour du courant après un court-circuit. Je connaissais cette sensation et le soulagement qui s'en suit habituellement. « Ouf, c'est terminé pour cette fois-ci, tu peux souffler ». Mais au lieu du soulagement, un spasme me plia en deux, un haut-le-cœur violent me projeta en avant et je vomis sur la route. Tout en retombant, tremblante, sur la banquette, je vis une femme de la police américaine s'approcher et s'accroupir devant moi pour me tendre un verre d'eau et un Kleenex. Elle portait un uniforme bleu et, fidèles à la devise inscrite sur son bras, « to protect and to serve », ses yeux bruns trahissaient compassion, pitié mais aussi reproche. On en veut toujours aux vivants. C'est une telle lâcheté de survivre, de respirer à petits coups l'air si compté de tant de morts en sursis, de tant de victimes posées sur la tranche de la pièce et pour qui tout est mesuré. A travers les gouttelettes du brouillard, les lumières clignotantes des gyrophares se décomposaient en autant de lucioles multicolores qui ne me rassuraient pas. Elles agressaient mes yeux et mes tempes. Elles s'éteignaient et se rallumaient, fragiles et éphémères dans un va-et-vient obsédant. Je bus l'eau froide et tandis que la femme me rassurait par des mots simples prononcés d'une voix feutrée, ma main passait et repassait ce mouchoir humide sur mes lèvres, puis d'un geste innocent, je le lui rendis.

Mon père m'avait confié un jour qu'il existait des évènements plus marquants que d'autres parmi les tourments de la vie, des images qui se gravaient et pouvaient vous toucher en profondeur, incrustant leur empreinte dans les limbes de votre inconscient et modelant votre caractère : une agression, une dose de stress ingérable, un accident, une mort. Un tel instant était venu pour moi, en moi, passant par mes muscles et mes nerfs et les écrasant lentement, inexorablement tout en m'entraînant

loin d'un passé léger et insouciant tendu vers des objectifs ambitieux, qui s'éloignaient comme le rêve ouaté d'une vie passée, inaccessible et futile, dont je pourrais à présent mesurer la fatuité si mon cerveau m'accordait deux pensées successives. Hier, je me voulais forte et n'aurais pas accepté de devenir peureuse comme d'autres êtres brisés, regardant sans cesse derrière moi, craignant les zones d'ombre, prenant des somnifères pour trouver un sommeil fiévreux. Mais aujourd'hui, cette transformation me guettait, me laissant agrippée à mes cauchemars avec la ténacité d'un suicidaire, recroquevillée dans une maison désormais marquée par le sang répandu. Comment échapper à cet avenir ? Comment se sentir vivante de nouveau après une telle frayeur, une telle angoisse, une telle boucherie ?

– Melle Langlois ? Vous m'entendez ?

Je ne réagis qu'au troisième rappel de cette question pour hocher la tête bêtement.

– Nous allons vous emmener à l'hôpital où les médecins vous examineront et feront quelques prélèvements pour l'enquête. Nous prendrons également vos empreintes et votre ADN pour les comparer aux éléments que nos experts sont en train de recueillir dans la maison.

Cette réflexion parvint à m'alerter et je regardai la grande porte d'entrée, restée ouverte pour le passage incessant des policiers en uniforme, des enquêteurs en civil, des médecins en combinaison blanche. Ils travailleront toute la nuit – me prévint-elle – relevant empreintes, fluides, fibres, tissus qu'ils enverront ensuite aux laboratoires de la ville ou ailleurs vers des bâtiments fédéraux. Ma tête compléta sa pensée « Ainsi le viol se perpétuera, dévoilant à des étrangers les lieux les plus intimes de nos vies ». Les victimes le savent. Une enquête criminelle fouille, sonde, renvoie à la lumière toutes les faces cachées des êtres, leurs habitudes, leurs peurs, leurs hontes et leurs chagrins.

Je trouvais étrange d'être ainsi mêlée à ces allers-et-venues si semblables aux séries télévisées célèbres que je regardais avec tant de plaisir mais dont le souvenir renforçait ma nausée car en cet instant ne fusaient aucune phrase d'humour, aucun signe d'amitié entre les équipes présentes. Ces gens faisaient leur travail, rapidement, sans cet air blasé des acteurs dont le quotidien ne se nourrissait pas d'horreurs semblables. Les regards étaient graves, fatigués et tristes. Un curieux sentiment de recul vint m'envelopper. Je contemplais tout au travers de jumelles invisibles et ma vision me semblait rétrécie, comme très éloignée de mes yeux. Je ne saurais même pas dire s'ils pleuraient à cet instant sur mes amies perdues et mon innocence passée. Toute la scène s'alourdissait, comme un mirage sinistre et cotonneux où les gestes progressaient au ralenti. Ces images,

entrecoupées par les lumières clignotantes des voitures et des ambulances, blessaient encore mes yeux, alors, je fermai un instant mes paupières.

Le bras de la femme m'entoura les épaules pour m'obliger à me lever. Elle me poussa vers une ambulance où des médecins me prirent par les bras et me hissèrent jusqu'au brancard de plastique beige. Pendant qu'ils me retournaient pour m'allonger, mes yeux regardèrent une dernière fois cette nuit rouge et sombre, scène de crime, silencieuse et agitée.

Un capitaine de la police criminelle de la Nouvelle Orléans, coordonnait les équipes s'activant sur le terrain. Il était très grand avec des cheveux un peu longs et une courte barbe, le tout blond comme du blé. Il s'était présenté à moi tout à l'heure mais je ne me souvenais plus de son nom. Il s'adressa à la femme qu'il avait visiblement chargée de ma surveillance.

– Jane, tu ne la quittes pas, les premières réactions sont très importantes. Essaie de recueillir tout ce qu'elle peut lâcher à chaud. Il me faut le plus d'éléments possible pour le briefing de 08 h. Tu rapportes à Cole ou à moi, comme d'habitude.

Mes yeux les quittèrent pour finir leur ronde par les bosquets sombres faisant face à cette maison qui m'avait accueillie depuis un an et qui me rejetait à présent dans un haut-le-cœur poisseux et malodorant. Derrière les premières rangées d'arbres, une grande silhouette s'appuyait à un tronc noir. Il était là. Il m'avait vue. Il savait.

Soudé à cette ombre protectrice, il n'avait pu s'empêcher de rester là. Même si les cris stridents de sa dernière proie avaient arrêté son élan, même s'il avait dû renoncer à la prendre car tout le quartier s'animait, alerté par ses appels véhéments, il n'avait pu se résoudre à disparaître en la laissant derrière lui. Après tout, ne faisait-il pas partie de ce tableau, personnage tapi dans les ténèbres, certes, mais pourvu des mêmes droits que ceux qui l'envahissaient à la lumière et même plus encore car ils n'étaient présents que pour traquer sa piste. Sans lui, ils n'existeraient pas. Cet endroit était sien plus qu'à tout autre. Il l'avait imprégné d'images et d'odeurs qui resteraient là, infiniment plus fortes que les fondations elles-mêmes. Et ni les détergents ni les peintures ne pourraient se substituer à lui, ne laveraient son odeur, ne détacheraient son ombre. Il se sentait particulièrement à l'aise dans cet état du sud, ravagé 150 ans plus tôt par la guerre civile, où les nuits d'orages revêtaient encore l'éclat du sang et des incendies. Ici les gens se terraient parfois, hantés par des impressions de corps titubants sur les routes, mutilés par les combats fratricides comme incrustés dans l'air. Qui pourrait les effacer, lui et ceux de son espèce ? Le sang qui les accompagnait était indélébile, fluide, s'insérant partout.

Même si, à l'évidence, l'ambulance du Jefferson Hospital emportait celle que son plaisir attendait, Il fallait qu'il s'en rapproche. Quel était son nom ? Quelle couleur animait ses yeux ? Quelle douceur habillait son corps ?

Il avait caressé du regard le casque roux de ses cheveux mi longs lorsqu'elle était montée dans l'ambulance et cela lui avait rappelé qu'il était venu pour y passer ses doigts, les noyant dans la fluidité de cette soie si féminine. Sa frustration se mêlait de douceur et la naissance du désir le rendait moite dans cette attente. Pourquoi l'emmenait-on vers un hôpital ? Il ne lui avait fait aucun mal. Il ne comprenait pas toute cette agitation de flics et de médecins pour l'éradication de trois filles sans mystère, sans intérêt parce que sans âme à lui dédier. Il allait donc poursuivre sa quête, inlassablement, tournant le dos au passé jusqu'au moment où il rencontrerait son égo, la femme faite pour lui, celle qu'il traquait depuis cinq ans à travers tant de corps inconnus, tant de corps égorgés.

Dans les débuts, il restait craintif après ses « tentatives », se terrant dans la nuit puis se déplaçant rapidement d'une ville à l'autre, franchissant les états. Il suivait l'instinct puissant qui le mouvait d'ombre en ombre, ombre lui-même tant il avait abandonné toute lumière. Il ne faisait qu'un avec les bêtes de la nuit, dernier prédateur sauvage dans un monde sous contrôle. L'Homme avait fini par tout domestiquer sauf lui-même. Il restait sa dernière terreur, puisant dans l'horreur qu'il engendrait l'adrénaline de sa vie. Il en était l'essence.

Son puissant camping-car lui permettait de disparaître aussitôt sans laisser de trace de son passage. Il faisait le plein aux heures sombres, sans bruit, au cœur des banlieues les plus sordides. Pour sa nourriture et ses achats courants, il choisissait de petites épiceries, si possible proches d'un hôpital. Il y faisait moins peur. Il fuyait les regards et ne s'attardait pas, n'alliant jamais ces arrêts furtifs avec les lieux où ses envies surgissaient. Personne ne devait faire le lien entre ce visage torturé et les agressions qu'il perpétrait.

En sortant du centre psychiatrique de Toronto, il s'était stabilisé quelques mois dans son chalet des bois, au cœur de la Colombie Britannique, non loin du lac William, ce lac qui portait son nom dans la langue de son pays. Pourtant, il n'y trouva pas le repos. Ce paysage si familier, mêlant la magnificence de ses montagnes aux ombres forestières d'un passé sauvage l'avait ressourcé, mais en ce lieu revenaient trop le hanter les souvenirs de son ancienne vie : fêtes, grillades autour de vins réputés, cheminée flamboyante près de laquelle le rejoignait la compagne de plaisir du moment. Les femmes avaient toujours tenu une grande place

dans sa vie, souriantes, douces ou félines. Il les avait désirées, les avait soumises inexorablement, entrant dans leur paysage en conquérant, sûr de lui. Il aimait jouer sur leur désir de femme et montrait dans ce domaine une compétence hors du commun. Sa séduction n'était pas seulement physique mais psychologique. « Toi qui cherches le plus intense des plaisirs, je suis là pour te combler ».

Il aurait pu vivre de ce don mais dans la panoplie de son charme entrait aussi le charisme de son statut à la fois de créateur et d'homme d'affaires. Il concevait des maisons de rêve qu'il nichait dans une nature laissée à sa virginité en mêlant la transparence du verre et la chaleur de la pierre. Il faisait pousser des immeubles de verre et de métal dans lesquels il encastrait des jardins suspendus, colorés et parfumés. Devenu le PDG du cabinet d'architectes le plus prisé des familles fortunées de Vancouver, il les avait rejointes dans l'ampleur de leur compte en banque et l'orgie de leurs soirées. Il avait de l'argent, un physique de séducteur allié à beaucoup d'assurance. Il avait joui à outrance de cette existence centrée sur lui-même faite uniquement, déjà, pour satisfaire ses envies. Il était passé d'une lumière exacerbée à la nuit la plus profonde, la plus sordide. Il avait dû accepter sa nouvelle vie comme l'unique issue face à la folie broyant son cerveau, ce cerveau qui était pourtant le dernier vestige de ce qu'il avait été. De toutes ses anciennes facultés, il n'avait conservé que celles pouvant lui permettre de survivre et d'accepter ce qu'il était devenu. Un monstre !

Ce choc de tôles et de flammes, explosant sur une route de montagne n'avait pas seulement arraché de grands lambeaux de son corps et de son visage mais l'avait aussi emmuré dans des renoncements insupportables. Il avait dû abandonner un travail reflétant la puissance de son esprit et renoncer à une vie sociale où il ne croisait que des regards subjugués, envoutés puis comblés. S'accepter de nouveau s'était révélé plus pénible que de guérir, de se remettre debout ou de réapprendre à manger. Son œil mort, sa prothèse de jambe le gênaient moins que cette pensée permanente.

– Voici mon image désormais, si effrayante qu'elle doit rester dans l'ombre, invisible à tous.

Il avait aussi pris conscience de son extrême solitude. Ses parents étaient morts quelques années plus tôt. Il n'avait connu ni fratrie ni entourage familial. Il n'en avait pas souhaité non plus. Il n'avait cherché que des liaisons rapides lui offrant une jouissance sans cesse renouvelée, tout en préservant une liberté et une indépendance qu'il jugeait prioritaires. S'emparant des plaisirs avec un égoïsme forcené, n'avaient muri autour de lui que des amitiés de tennis et de cocktails qui s'étaient dissoutes durant les 3 mois de son coma. Pourquoi en était-il revenu ? L'orgueil humain est

sans limite. Il se sublime dans l'impossible combat face à son perpétuel ennemi, la Mort. Tout avait été fait pour le maintenir en vie puis ramener sa conscience à la surface, pour qu'il puisse saisir toutes les nuances de sa déchéance.

A son réveil, il avait achevé de forger le vide autour de lui en demandant son transfert vers le St Michael Hospital de Toronto. Il voulait guérir seul et revenir inchangé. Il y mit la volonté et le courage qui lui avaient tout donné ou plutôt grâce auxquels il s'était emparé de tout mais n'avait jamais mesuré ce que feraient en lui, les ravages d'un échec. Les médecins l'avaient opéré à douze reprises durant trois années. Armés de leurs compétences, de leur acharnement, ils avaient puisé jusque dans leur conscience pour chercher à lui rendre ce qu'il avait perdu, c'est-à-dire un corps de vingt-huit ans qui extériorisait toutes les qualités qu'il avait reçues ou acquises, sa combativité, son intelligence innovante et son charme. Au long des couloirs blancs, de salles d'opération en salles de rééducation, toute une équipe s'était activée autour de lui et l'entourait sans répit.

A présent, il ne voulait plus se souvenir de ces années de reconstructions, de réapprentissage, peuplées de longues périodes d'abrutissement générées par les doses massives de médicaments. Au bout de ces trois années de souffrances inouïes pendant lesquelles son corps s'était relevé dans une apparence différente, meurtrie, même si des progrès étaient encore possibles, son courage avait fini par rendre les armes. Les ondes de la haine, longtemps contenues avaient fait germer une fureur incontrôlable envers ce monde qui tournait désormais sans lui. Les infirmiers de la salle de rééducation en avaient fait les frais et l'image qu'il en gardait le remplissait toujours de satisfaction. Il était encore capable d'imprimer sa marque autour de lui, d'émettre une sorte de rayonnement, d'aura, auquel il était difficile de résister. Même ceinturé par trois hommes, même en perpétuel déséquilibre, ses muscles tétanisés par un esprit chauffé à blanc, lui avaient offert sa première victoire depuis trois années : un réel pouvoir de destruction !

Transporté le jour même dans l'aile psychiatrique de l'hôpital, son corps fut abandonné par la chirurgie réparatrice et son esprit mis sous la loupe. Cela avait été un renouveau sombre et palpitant dont le souvenir entrouvrirait encore ses lèvres et accélérerait son souffle. Le début du mal se situait là car son mental profondément perturbé s'était servi de l'intelligence prodigieuse qu'il possédait pour se défendre, ruser et jouir de mensonges et de manipulations sans limite. Pour lui, tous étaient en cause, chirurgiens, orthopédistes, médecins. Ils avaient profité, abusé de son corps, lui faisant connaître les pires souffrances et le laissant brisé sans recours mais ils pouvaient devenir des marionnettes tirées par les fils

enchevêtrés de son esprit. De supplications en débats d'idées, les circonvenir et obtenir sa libération ne lui avaient pris que trois mois. Entre chaque thérapie, il avait conçu et muri ses projets. Libre, Il avait préparé et enchaîné leur mise en œuvre avec une efficacité qui prouvait une motivation immense n'ayant pas d'autre exutoire. Ses talents étaient réapparus sous une autre forme. Alors, grâce à son esprit énergique demeuré intact, il s'était forgé les moyens d'une nouvelle existence.

Tout d'abord, se trouver un but, une raison d'être. Il était architecte de formation, créateur d'une beauté moins éphémère que celle de l'homme mais façonnée à son image, recherche de perfection, de lumière, de couleurs. Toutes ces merveilles qui lui étaient refusées désormais, comme transplantées sur une autre planète, ne lui laissaient qu'un monde blanc, clos ou bien une tombe où se murer. Ce constat, il l'avait fait sien dès l'ouverture de ses prunelles et comme sa reconstruction nécessitait d'amples moyens, il avait tout vendu, son cabinet d'architecte, ses parts dans les différentes entreprises d'urbanisme de la ville, sa maison. Placée dans plusieurs banques en ligne, une fortune de cent millions de dollars canadiens avait été mise en sommeil. Il n'y avait pioché que par virement pour s'offrir les meilleurs soins, l'attention d'une chirurgie de pointe qui, pensait-il à l'époque, pouvait lui redonner son ancienne apparence. Amère désillusion, effroyable constat qu'il n'était plus qu'un esprit brillant inséré dans l'immense faiblesse d'un corps d'homme désormais brisé. Le premier sentiment d'impuissance de sa vie l'avait pris à la gorge, étouffant tel un raz-de-marée son ancienne personnalité pour n'en laisser qu'un unique maillon infiniment précieux à ses yeux et sur lequel il centrerait toute sa volonté. Il voulait se sentir encore un homme, jouir !

Il repérait ses proies dans la rue aux abords des centres commerciaux. Une silhouette élancée, un beau et jeune visage, une féminité qui transparaissait dans une démarche souple et féline suffisaient à l'attirer comme un aimant et il suivait la femme qu'il convoitait jusque chez elle. Ensuite, il réalisait quelques vérifications très simples, rapides. Vivait-elle avec un homme ou bien était-elle disponible ? Habitait-elle dans un appartement inaccessible ou dans une maison à la sécurité fragile ? Avait-elle un chien ou un système d'alarme ? Il effectuait toutes ces vérifications via internet en piratant certaines banques de données ou au cœur de la nuit par des repérages éclairs des lieux. Enfin, deux ou trois nuits à peine après leur rencontre, il agissait, toujours sans bruit, tel un prédateur chassant à l'affût. Il s'introduisait dans la maison vers deux heures du matin, montait à l'étage et droguait ses victimes. C'était l'instant le plus risqué. Il devait entrer dans les chambres sans émettre le moindre bruit, appliquer sa main sur leur bouche pendant qu'il basculait leur tête en arrière pour injecter quelques centilitres d'un produit derrière leur

oreille, à la racine des cheveux. L'effet était instantané. La paralysie complète qui les pénétrait et se propageait le long de leurs muscles rendait ensuite improbables le moindre geste de défense, le moindre gémissement. Il pouvait alors se concentrer sur elles. Il prenait son temps pour les dévêtir, découvrir leur peau douce et tiède, leur chevelure, la douceur de leur intimité. Eperdu de désir dans sa combinaison moulante noire dont seuls son visage et son membre émergeaient, il les prenait longtemps, jusqu'à la satisfaction complète de son corps et même effacer ses traces était un plaisir lorsqu'il les portait jusqu'à la baignoire pour les y allonger avec douceur, arrangeant leurs cheveux sur le bord, couvrant leurs corps d'eau tiède et de savon que ses mains répandaient partout, sur et en elles, avant de les rincer abondamment. Il aurait voulu prolonger ces instants à l'infini. Sans les sécher car il aimait leur douce humidité, il les rallongeait sur leur lit et plongeait ses yeux dans les leurs. Ce qu'il y lisait achevait là son plaisir et pour éteindre ces hurlements silencieux, il enfonçait sa lame dans leur gorge, d'un geste froid et rapide. Miséricordieux, il abrégeait leur souffrance et les quittait à regret. Leur sang ne l'intéressait pas, même s'il ne le dérangeait pas non plus. C'était une méthode efficace, instantanée et quasiment sans douleur. Pourtant avec le temps, il était devenu plus audacieux, s'emparant de plusieurs partenaires dans la même nuit parce qu'il souhait prolonger les heures de douceur et de plaisir qu'il partageait avec elles, passant ainsi de corps en corps avec une faim insatiable.

Pas cette fois-ci cependant. Celle qu'il avait croisée, l'attirant irrésistiblement, lui avait échappé. Il l'avait aperçue deux jours plus tôt sortant de son club de gym et avait été captivé par la fluidité de ses cheveux encore humides, la courbe volontaire de ses sourcils, ses longues enjambées, le galbe de ses cuisses découvertes par la robe courte et l'ouverture du manteau. Elle fendait l'air avec assurance, nervosité, un peu d'arrogance et c'était elle qu'il avait choisie avant de découvrir les autres agréables partenaires qui vivaient avec elle. Il avait repéré leur maison dont l'emplacement en fin de rue, au jardin bordé d'un terrain vague très boisé était idéal pour lui. Il avait pu parquer son véhicule assez loin et passant à travers les bosquets s'approcher sans être remarqué. Elles vivaient à quatre, sans homme ni système d'alarme, comme si leur nombre pouvait le dissuader d'aller rejoindre la compagne choisie par lui. Il n'avait pas hésité une seconde, entrant de chambre en chambre pour les immobiliser les unes après les autres. Mais elle n'était pas là. Son ventre en éprouvait encore la frustration cuisante. Il avait certes joui des femmes présentes mais il gardait une insatisfaction qui le rongait de sa lave brûlante.

S'éloignant sans bruit de la scène de crime, il rejoignit son camping-car et partit dans la nuit.

Chapitre II

Un infirmier m'avait installée dans un fauteuil roulant puis poussée dans un hall glacial pour m'éloigner au plus vite des urgences où l'activité permanente dégorgeait son stress sur des patients hébétés. Pourquoi ne vous laisse-t-on pas marcher seul dans les hôpitaux, lorsque votre corps a gardé toutes ses facultés ? Au sentiment de blessure intérieure s'ajoute le désarroi de montrer une faiblesse dégradante parce que fausse, un manque de courage qu'on voudrait cacher aux vrais malades, à ceux dont la souffrance ronge les muscles à chaque instant.

Dans une petite salle d'examen, je m'allongeai sur un lit, les yeux fixés au plafond. L'odeur du sang me poursuivait, les images aussi. Une infirmière tenta de m'expliquer que je réagissais à un choc très naturel après cette expérience sordide et qu'il devait être pris en charge sous peine de déclencher une dépression mais je ne parvenais pas à analyser ses paroles. Quel choc ? Mon corps intact ne portait aucune marque de son passage, aucune empreinte de son existence, de la force impitoyable qu'il avait imprimée sur le corps de mes amies. J'avais seulement vu et pénétré dans le monde d'un mangeur d'êtres. J'étais entrée sur son territoire à lui, dans un décor qu'il avait construit mais sans accepter d'en faire véritablement partie, sans m'y incruster pour toujours. Tel aurait pourtant dû être mon destin et telle était la terreur latente, celle des soldats après la bataille, vivants mais ne comprenant pas la cause de cette échappatoire, écrasés par la culpabilité de cette injustice.

L'infirmière réalisa tous les prélèvements, empreintes, substance sous les ongles, frottis buccaux et vaginaux puis emporta mes vêtements. Revêtue d'une chemise de nylon informe, des frissons parcouraient ma peau, seul rattachement à une réalité encore confuse. La femme flic prit une chaise et s'assit près de moi. Des larmes affluaient dans mes yeux, roulaient sur mes joues et je fus de nouveau secouée de spasmes.

Patiemment elle attendit que la nausée passe puis ouvrant son carnet, elle prit quelques notes avant de commencer ses questions :

– Melle Langlois, vous comprenez ce que je dis ?

Je hochai la tête.

– Je m'appelle Jane Collins. Je suis agent de police. Ceci n'est pas un interrogatoire. Je veux juste faire quelques vérifications rapides et j'ai besoin de précisions qui faciliteront le démarrage de l'enquête. Par contre, dès que possible, nous vous demanderons de venir dans nos bureaux pour une véritable déposition. Vous habitez en colocation depuis combien de temps ?

Ma bouche était pâteuse et je ressentais encore la honte de mon sentiment de faiblesse. Je devais chasser la peur pour retrouver la lucidité qui comblerait ce sentiment de défaite collant à ma peau. Si j'étais vivante, cela devait me permettre de réaliser quelque chose, de tenter de réparer mon impuissance à les sauver ou à partager leur sort. Cette culpabilité, je le sentais, allait me poursuivre longtemps, dans maintes circonstances, face aux yeux de leurs familles, de leurs proches, des gens qui les avaient aimés. Je déglutis et articulai :

– Un an.

– A votre arrivée, les autres filles étaient déjà présentes ?

– Deux d'entre elles vivaient déjà là depuis quelques mois, Josepha et Mary. Elles avaient emménagé après leurs études d'infirmières et cherchaient à réduire le coût de leur loyer. Christina n'est arrivée qu'il y a six mois. Elle venait de rompre avec son copain et cherchait un logement avec colocataire pour ne pas être seule. Je crois que son copain la frappait. Elle en parlait peu mais nous sentions qu'elle avait peur de se retrouver un jour seule avec lui.

– Nous allons vérifier de ce côté-là. Connaissez-vous le nom de cet homme ?

– David... Si elle a prononcé son nom de famille, je ne m'en souviens plus.

– Vous nous avez dit que vous aviez trouvé vos amies en rentrant d'une soirée. Quelle heure était-il ?

– Vers 3 heures.

– C'était une soirée tardive, où avait-elle lieu ?

– Au Royal Sonesta. Le cabinet d'urbanisme où je fais mon stage fêtait le succès d'une importante négociation, un gros contrat. Je suis revenue en taxi. Il y avait une petite lumière au premier et... j'étais contente car je voulais leur parler de la proposition que M. Danset m'avait faite au cours

de la soirée. Il veut m'embaucher pour intégrer l'équipe chargée de concevoir les plans détaillés de la nouvelle université. J'étais si euphorique à l'idée de participer à cette réalisation... J'ai même crié dès l'entrée.... Personne ne m'a répondu et cela m'a dégrisée d'un coup. Je crois que je n'oublierai jamais ce silence. Il crie dans ma tête comme une sirène d'incendie. Puis, il y a eu un bruit, tout petit, à peine audible et pourtant il m'a terrorisée au point que j'ai vraiment cru que j'allais mourir sur place. Je ne sais pas pourquoi j'ai agi comme je l'ai fait mais je me suis mise à courir partout, allumant toutes les lumières que je trouvais, dans le salon, le couloir, la cuisine. J'ai ouvert les placards, les portes, les tiroirs. Je faisais le plus de bruit possible en les appelant tout le temps... J'ai hurlé comme une possédée ! Personne ne répondait mais j'étais incapable de rester sans bouger. Comme si le bruit pouvait l'empêcher de se jeter sur moi.

– Cela a peut-être été déterminant. S'il était encore présent, il a probablement été ébranlé par votre attitude et a hésité dans sa façon d'agir.

– J'ai senti des bouts de verre sous mes chaussures. La fenêtre de la porte de la cuisine était cassée, découpée. Je n'ai pas pu ressortir par là, sa présence était trop forte comme si j'étais entre lui et sa sortie.... J'ai attrapé un couteau sur le présentoir, le plus gros de tous. Je l'ai serré comme si je voulais l'incruster dans ma main. Puis j'ai passé ce couteau sur le robinet en acier, sur la poignée des tiroirs pour faire entendre le bruit du métal, lui faire comprendre que j'étais armée.

Ma tête s'inclina vers ma poitrine. Les sanglots firent trembler ma voix et agiter convulsivement mes bras serrés contre moi.

– Comme si cela allait changer quelque chose ! J'étais tellement effrayée que je l'aurais certainement lâché s'il m'avait rejointe.

Je relevai ma tête.

– C'est parce que j'étais incapable de rester là que je suis montée. J'ai allumé la lumière de l'escalier et grimpé les marches en courant. J'ai allongé ma main pour appuyer sur l'interrupteur de ma chambre, la première pièce de l'étage à ma portée et j'ai regardé... Mary, elle était allongée toute nue sur mon lit. Elle avait les yeux ouverts avec une horrible plaie le long de la gorge. Sa poitrine portait un flot de sang, comme un foulard rouge qu'on aurait posé sur elle. J'ai hurlé. J'appelai à l'aide, tellement fort que j'ai cru que ma gorge allait exploser pourtant j'avais l'impression que cela n'alerterait personne, que j'étais trop faible pour réveiller quelqu'un... J'ai pensé à la trompe de Josepha. Elle l'avait achetée lorsqu'elle était pompom girl pour soutenir l'équipe de basket de son école. Elle gardait cette trompe sur son bureau. J'ai foncé et rejoint sa

chambre comme si cela allait me sauver la vie. J'ai allumé et traversé la pièce, sans rien voir d'autre, tout d'abord. J'ai attrapé la trompe et appuyé sur le bouton. Le son a explosé dans ma tête mais j'ai continué à appuyer, encore et encore. Cela faisait tellement de bruit que je croyais sentir la maison trembler. Je n'ai vu Josepha qu'au moment où des voix me sont parvenues depuis l'entrée. Des voisins arrivaient. Elle était nue aussi avec la gorge tranchée et le même regard fixe. Après, quelqu'un m'a enlevé la trompe des mains, je ne sais pas qui et m'a ramenée en bas. Puis vous êtes arrivés. Je n'ai pas vu Christina...

– Elle a été tuée aussi. Je suis désolée.

Mes tremblements devinrent si forts à cette annonce que Jane se leva et appela l'infirmière. Celle-ci me regarda avec des sourcils froncés. Mes yeux parcouraient l'espace autour de moi sans interruption, naviguant entre elle et la femme flic. Ma bouche entrouverte, haletait. Sur un signe de l'infirmière, les deux femmes sortirent un instant. Je n'entendis pas vraiment les échanges animés entre elles, seulement quelques éclats de voix mais lorsque l'infirmière revint, deux aides l'accompagnaient avec un brancard. Ils m'y installèrent et je fus de nouveau trainée le long de couloirs blancs, dans la chaleur moite habituelle des milieux hospitaliers puis poussée dans un ascenseur et montée jusqu'à une chambre obscure, éclairée seulement d'une veilleuse. Allongée dans un lit, mon bras fut immobilisé par le tube d'une perfusion transparente dans laquelle l'infirmière injecta le contenu d'une seringue.

– Vous allez dormir. Demain, je veux que le Dr Lawry vous examine avant de vous permettre de sortir.

Elle me laissa seule dans un silence angoissant. Pourtant, petit à petit, une douce torpeur m'envahit et mon corps se détendit sous les draps. Sur le pas de la porte, sa grande ombre souriait, sans exhaler la moindre tension.

Encore une fois la chance lui avait ouvert le chemin, peut-être en réparation d'une fatalité de solitude et d'anormalité sans recours. Il avait profité d'une issue de secours mal fermée donnant sur la lingerie, silencieuse au cœur de la nuit. Après avoir revêtu une grande blouse blanche et monté un étage, il avait ouvert doucement la porte de l'escalier de service et vu le corps de sa proie passer sur un brancard. Il lui avait suffi de le suivre des yeux jusqu'à l'ascenseur et d'observer les chiffres clignotants pour connaître l'étage, destination de la jeune femme. Il avait grimpé encore deux séries de marches, exercice toujours douloureux malgré les années écoulées puis avait entrouvert la porte sans bruit. Ses gestes lents lui garantissaient de capter tous les sons d'éventuelles présences. Se glisser dans l'ombre était devenu une deuxième nature pour

lui, une habitude basée sur la nécessité, une clé de sa survie. Sa démarche feutrée, son corps rivé au mur, en avait acquis les réflexes. Lui-même était devenu une ombre, invisible dans la nuit malgré le handicap de sa grande taille qui, en contrepartie lui offrait une puissance physique impressionnante. Cette force s'était révélée maintes fois son alliée. Même estropié et la chair tendue par les greffes de peau subies, il avait su entretenir des muscles longs endurcis par des exercices quotidiens et douloureux. Grâce à eux, il pouvait à cet instant, hanter souplement les couloirs vers son but, sans produire le moindre craquement. Il avait débouché à la sortie d'un tournant pour découvrir la seule chambre où s'agitait encore l'infirmière. Il avait patienté en silence, son œil noir rivé sur le grand carré de lumière puis laissé l'infirmière s'éloigner et les minutes s'égrener encore, certain qu'un puissant calmant s'écoulait déjà dans les veines de celle qu'il convoitait et que la drogue allait lui livrer. Son impatience montait. Il ne pouvait stationner longtemps dans un couloir d'hôpital où les allées et venues demeuraient constantes même aux étages des convalescents comme celui où il se trouvait présentement. Un patient pouvait sonner, une infirmière faire sa ronde. Il devait agir. Il se décida soudain, traversa le couloir, ouvrit, s'arrêta un bref instant sur le seuil, avant de refermer doucement la porte derrière lui.

Comme il s'approchait de la perfusion, il sentit qu'un regard brumeux remontait jusqu'à lui. Son instinct percevait sa caresse incertaine, encore incisée quant à la raison de sa présence. Il ne se détourna pas. La seringue qu'il avait sortie de sa poche allait faire son œuvre paralysante en quelques secondes et ne laisserait aucune trace de pique dans le tube de plastique fixé à son bras. Il inséra l'aiguille et poussa le piston. Le temps de l'alerte était passé. Désormais, la peur avait envahi les prunelles féminines, noyant leur transparence verte sous l'angoisse mais nul son ne pouvait franchir ses lèvres entrouvertes, nul geste ne pouvait fendre l'air et arrêter le temps de son plaisir. Entre ses jambes, son sexe à lui s'était tendu alors que sous les draps, le corps de la femme se recouvrait d'une sueur acre. Désormais maître du jeu, Il fit le tour du lit et écarta lentement le drap blanc. Tout en soulevant d'une main la tête alanguie, il approcha de l'autre un couteau à longue lame brillante, coupa le cordon de la chemise, avant de reposer son arme sur la table de chevet. Le geste de sa main fut doux pour faire glisser le tissu et révéler la peau nacrée qui frémissait encore des derniers sursauts agitant les muscles endormis.

Il ôta ses gants sans hâte puis laissa sa main descendre doucement vers les seins parfaits. Jamais une aussi belle créature ne s'était offerte à ses silencieuses caresses. Une telle douceur dans cette pénombre couleur d'opale, le durcit encore. Il explora sans violence les courbes, les pointes

tendues, la moiteur des arrondis. Enfin, s'écartant légèrement, il dévoila le dernier objet pilotant ses nuits de délices, un petit flacon d'huile parfumée qu'il laissa goutter entre les seins avant de l'étendre de ses mains nues sur le ventre chaud. Ses doigts avaient la tendresse des amants de longue date, libérés de l'impatience des jeunes années. Ses yeux se repaissaient de cet abandon artificiel et profond qui laissait le cerveau connaître toutes les sensations de la vie mais ne permettait pas au corps d'y répondre. Il contempla avec extase sa proie d'amour avant de la soumettre aux jeux de ses envies puis tandis que ses doigts écartaient la touffe sombre et se glissaient en elle, il fit tomber sa blouse, découvrant la combinaison noire moulant son propre corps. De son cou à ses pieds, seul son membre était visible, lisse et ferme, tendu vers l'antre convoité.

Il se glissa sur elle et s'enfonça lentement. Son front vint se nicher dans le cou blanc sans défense. Ses mouvements étaient lents, souples, amples mais sans à-coups, il profitait de chaque seconde s'écoulant lentement pour laisser monter son plaisir, se laisser envahir par cette chaleur provenant du creux de son ventre. Il ne se permettait aucun rôle, aucun geste brusque. Ses lèvres et ses mains effleuraient, caressaient, pressaient, source d'une jouissance qu'il partageait jadis et qu'il consommait seul désormais. Pourtant, au dernier instant, sentant ses pulsations s'accélérer, il releva son visage et plongea ses yeux dans les siens comme il le faisait autrefois pour achever sa conquête. Ce qu'il y lut le suspendit une seconde, étreint par une tension plus forte. Un plaisir fou avait envahi les prunelles qu'il pensait trouver terrifiées. Les paupières ne pouvaient s'alourdir mais l'éclat du regard chavirait sous la poussée des vagues qui la submergeaient, l'emportaient puis la ramenaient vers lui sans répit dans une immobilité bouleversante. Désormais il chercha à l'emplir tout à fait, caressa de ses doigts le bout de sa chair à nu, le flatta, exacerbant sa sensibilité, lui donnant les caresses secrètes qui depuis tant de milliers d'années rapprochent la femme de l'homme. Il ressentit l'ultime tension qui se répandait en elle et sans pouvoir se contenir plus longtemps la rejoignit dans un orgasme dévorant. Lorsque les vagues s'apaisèrent et que son plaisir reflua, il entrouvrit ses lèvres et glissa sa langue entre elles pour savourer un long baiser. Elle était sienne, enfin.

Tandis qu'une larme de faiblesse glissait dans les cheveux cuivrés, il se redressa, la laissant seule quelques instants. De la salle de bain, il ramena un tissu imprégné d'eau tiède qu'il passa longuement sur elle puis en elle, ne laissant aucune trace de son étreinte mais offrant dans ses gestes doux un ultime hommage pour le plaisir qu'elle lui avait donné.